

DOSSIER DE PRESSE

MAHMOUD CHOKROLLAHI

Le Soupirail 

Romans : *La Ruche, Le Cri*

Recueils de nouvelles : *L'heure bleue, L'heure inachevée*

Un texte court : *La maladie de la vie.*



© Nîma photographie.

« *Entre mes rêves et moi s'est creusé un fossé aussi profond que ma lassitude.* »

Mahmoud Chokrollahi est né à Qom (Iran).

A travers ses romans et nouvelles, il construit un univers singulier entre réel et imaginaire où les situations quotidiennes basculent souvent dans l'absurde ou l'irréel, un regard critique sur le monde contemporain et sa modernité.

Ses nouvelles dévoilent des personnages qui ne vont pas le quitter et se déclinent sous des formes différentes dans ses romans.

LES ROMANS

◇ La Ruche – 1^{er} roman

La Ruche est l'histoire d'une illusion puissante et dangereuse comme peut l'être la réalité.

Le jeune Hans, égaré dans un château dont on s'extrait difficilement, se voit confier la succession du Professeur, son vieux maître. Ballotté dans un univers machiavélique où « tuer n'est pas un péché capital », il tente de percer le secret de l'incendie du petit matin du vingt février...

C'est le pays de la Reine et de ses soldats. Un pays sans frontières, avec ses vastes plaines, le pays des rêves, des rêves devenus cauchemars... Une fable sur la malédiction du Pouvoir où sont mis à nu les rouages de la soumission.

Le roman parcourt le cauchemar éveillé de notre existence.

◇ Le Cri – 2^e roman

(dans la pré-sélection 2014 du Prix littérature monde /Etonnants voyageurs)

Avec les matins surgissent toujours les grands dangers. L'apparition d'un cri singulier dans un immeuble apparemment banal va bouleverser la vie des habitants et révéler leurs imaginations malades. A travers cet univers de claustration physique et mentale, l'auteur dissèque l'étrangeté des sociétés humaines, des intériorités et des pouvoirs. Il interroge la "folie ordinaire".

C'est un immeuble mi-réel, mi-imaginaire. Un immeuble qui pourrait être un pays, votre pays. Ou votre mémoire, vos angoisses. Une vaste métaphore. Dans une spirale de nuits.

Ce roman est un monstre moderne ; c'est aussi un roman de l'absence, de la solitude.

Un monstre lumineux.

LES NOUVELLES

◇ L'heure bleue – nouvelles

Ce recueil se construit autour de labyrinthes, de portes, de flambeaux, de dialogues tout aussi absurdes que sensés et laisse entrevoir en kaléidoscope *La dernière partie*, *La dernière personne*, *les supplices* et *Le cercueil d'argile*, autant de territoires de nos mémoires, de nos rêves, fantômes, qui constituent à eux seuls des fragments de l'histoire de chacun en proie à l'envol, et... à cette heure irréaliste de quiétude, *l'heure*

bleue, l'instant même avant la création. L'instant où, pour l'écrivain, semblent éclore phrases, mots, images semblables à des lueurs.

« Dans ce tableau tragique taché d'ombre et de prédictions, de complots où les personnages sont tous responsables des souffrances qu'ils s'infligent, quand ils apprennent à leur dépens que « les choses sont bien plus sérieuses que cela », surgit... l'heure bleue. Là, nous est offert une sculpture sacrée de lenteur et de silence, et la promesse de la création dans son inaccompli. Une promesse littéraire renouvelée, et bouleversante. Presque une éternité. »

◇ L'heure inachevée – nouvelles

Douze nouvelles qui explorent l'épaisseur du temps dans nos vies et nous poussent à un voyage de l'imagination poétique à travers différents personnages : l'archiviste, le vieillard, Hadi, Mirza, le concierge, le musicien, le fou, les mariés et autant de scènes issues du réel et de l'imaginaire. À travers ces variations sur le temps, l'auteur écrit l'attente, l'illusion d'être, et rend toute sa force à l'ailleurs qui permet, un instant, de dédoubler le réel, suspendre le temps et conjurer la mort.

« Le Temps dans ces nouvelles efface la matière et offre les chemins démultipliés de l'imaginaire. »

◇ La maladie de la vie – texte court

L'existence recèle parfois de parfums dérangeants. Obsédants. L'auteur nous plonge dans les arcanes de la maladie de l'homme, entre réel et imaginaire, chair et angoisses, d'une confrontation avec soi. Des matins répétés et cependant différents, des mots scandés qui hantent l'éveil et le sommeil. Un processus de l'apparition à la disparition.

« C'est une histoire de correspondances, du sensible et de l'intelligible, de chair et d'âme, de jour et de nuit, d'amour et de mort ; c'est la plus vieille histoire du monde contée en quelques mots, en quelques images. Ces faces cachées, contradictoires et, cependant, une. »

Un bel hommage aussi à Marguerite Duras pour « sa » maladie de la mort.

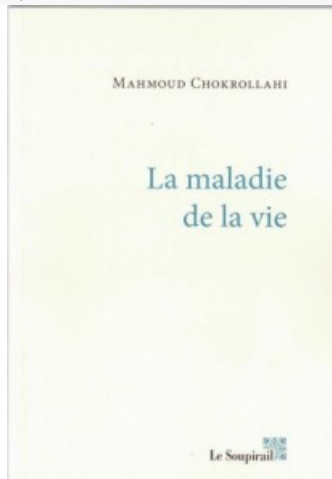
Zone Critique / revue en ligne de littérature et cinéma -7/06/14

La maladie de la vie

Posted by [Pierre Poligone](#) on samedi, juin 7, 2014 · [Leave a Comment](#)

Un nouveau cri vient de se faire entendre dans le monde si singulier de l'édition française. Un murmure sauvage qui fait vaciller la porte de notre imagination. Il s'arrête au seuil de l'entendement, à la frontière de la beauté. Cette maison d'édition de littérature française et étrangère se voit comme une ouverture sur le monde : Le Soupirail ouvre ainsi la voie à un nouveau regard et accorde un souci particulier au travail avec l'auteur. Zone Critique a choisi de

mettre en lumière et d'encourager ce projet, en revenant brièvement sur l'un des ouvrages récemment publié, *La maladie de la vie* par Mahmoud Chokrollahi.



La maladie de la vie nous plonge dans les méandres de la pensée de l'homme et nous offre un travail sur la chair. Ce texte court se présente comme une réécriture, comme une modulation autour de *La maladie de la mort* par Marguerite Duras.

Ainsi, la même technique de narration est adoptée et nous retrouvons un personnage aussi tourmenté. A travers un récit à la deuxième personne du pluriel, nous découvrons un homme hanté par des images obsédantes. Un homme qui doit faire face à un ennemi intime, son reflet. « *Vous vomissez sur le miroir. Vous fixez le miroir. Vous avez envie de rire. Vous pleurez. Vous rentrez dans le miroir. Le miroir ne se brise pas.* » Mais au-delà de la confrontation avec soi, ce texte aborde avec une brutale douceur la difficile question des rapports homme/femme. « *Vous vous levez apeuré. Vous vous arrêtez à deux pas du lit. Vous tremblez. La sueur froide de votre corps. Vous réfléchissez. Vous essayez de réfléchir. Vous ne pouvez pas. Vous répétez en vous. Elle était. Elle n'est plus. Elle était. Elle n'est plus. On entend les vagues.* »

Des phrases tranchantes et une prose ciselée servent une réflexion sur la finitude

Le style, abrupte et évasif, nous entraîne dans des gouffres vertigineux. Des phrases tranchantes et une prose ciselée servent une réflexion sur la finitude. Des objets reviennent inlassablement : la cigarette, les draps tâchés de sang et le miroir. Là où Marguerite Duras avait choisi de placer son récit sous le signe du corps et de la relation sexuelle, Mahmoud Chokrollahi décide de se concentrer sur ce qu'on pourrait appeler un érotisme du malentendu. Une situation ambiguë qui se prolonge au fil des pages sans que le lecteur puisse déterminer ce qu'il s'est passé entre Vous et Elle, voire même si la situation du récit a existé.

- *La maladie de la vie* de Mahmoud Chokrollahi, éditions Le Soupirail, 66 pages, 11 €, 17 mars 2014.

Pierre Poligone

ZONE CRITIQUE NOV 2014 Entretiens

« Je ne crois pas à l'instinct du romancier »

Posted by [Admin](#) on vendredi, novembre 14, 2014 · [Leave a Comment](#)



Mahmoud Chokrollahi (Photo: Numa Chokrollahi)

Zone Critique est parti à la rencontre de Mahmoud Chokrollahi, écrivain et cinéaste d'origine iranienne qui a fait de son amour des mots un art de vivre. Après la parution de *La maladie de la vie*, *Le Cri*, et *L'heure bleue* aux éditions Le Soupirail, textes saisissants s'il en est, nous avons choisi de l'interroger sur sa conception de l'écriture et les rapports entre cinéma et littérature. Un entretien haut en couleurs et riche en enseignements.

Pourriez-vous tout d'abord nous expliciter votre démarche d'écriture ?



Quand je commence à écrire, je connais l'histoire du récit dans son ensemble. Je sais comment les choses se passent et où cela doit m'amener. Une fois que les mots sont couchés sur le papier, vous n'en êtes plus tout à fait le maître : c'est ce qui est sublime dans l'écriture. Le dialogue s'établit, et parfois les mots vous mènent vers des lieux où vous ne vouliez pas aller et qui finalement deviennent indispensables. C'est pourquoi lorsqu'on lit ce que l'on a écrit, on se demande si cela émane de

nous-mêmes. Il y a des moments magiques dans l'écriture. Nous avons tous cela en nous : mais on ne peut pas le formuler, et le roman nous permet d'accoucher de ces moments précieux. Si j'enlève tel ou tel personnage de mon récit, son équilibre est en péril, son architecture vacille. Quand je pense à Beckett par exemple, il est très avare dans l'utilisation des mots. Des auteurs comme lui nous poussent vers le minimalisme, vers une utilisation minimale de mots, de phrases, indispensables à la structure du roman. Dans cette structure, si vous enlevez un élément, et que tout s'effondre, c'est que cet élément est indispensable. Mais si rien ne se passe, c'est que cet élément-là n'est pas absolument nécessaire : le conserver est un choix artistique. Il faut mesurer le poids de chaque phrase, de chaque mot. Chacun doit trouver sa place dans l'architecture de l'ensemble.

Ecrivez-vous fragments par fragments ou d'une traite ?

Je ne crois pas à l'instinct du romancier. Écrire un roman est un travail de fourmi qui se construit sur la durée. C'est l'idée du roman qui l'habite. Mais le temps d'écriture peut être assez court. Avec *Le journal* de Kafka on voit comment s'agence un roman. Dans tous les cas, c'est le fruit d'un monde intérieur.

Dans votre roman *Le cri*, vous mettez en scène un personnage féminin qu'on peut croire inspiré de la figure biblique de Marie. Pouvez-vous nous dire ce qui la rend si particulière à vos yeux ?

Marie c'est d'abord une femme, et c'est en cela qu'elle retient toute mon attention. Joseph n'est que peu de choses. Nous sommes si peu de choses, nous les hommes... et en même temps Marie n'existerait pas sans un Joseph qui est une nécessité métaphysique. Marie et Joseph, c'est un même visage complémentaire, nécessaire, lié, comme les âmes chez Platon. Marie remet en cause toute la tradition scientifique, en étant vierge et en enfantant, par miracle. Elle a accueilli Dieu tout de même, Dieu qui est le point culminant de toute l'imagination de l'homme. Marie est le personnage emblématique d'un absolu, un être originel, elle s'impose à nous.

En plus d'être écrivain, vous êtes réalisateur de films de documentaires et de fictions, quel lien entretenez-vous avec l'image ?

Ma vie est partagée entre l'image et les mots. Ce qui est fascinant avec l'image c'est qu'à travers la lumière, le son, la couleur on arrive en très peu de temps à créer l'espace. Alors que dans un roman il faut décrire l'espace. Le défi serait de dire l'image, ou de réussir à donner une description romanesque d'une image cinématographique, tout en laissant de multiples zones d'ombres.

Votre préférence va-t-elle vers l'écrit ou l'image ?

L'écrit vient d'abord, plus naturellement. Mais dans notre monde, aujourd'hui on voyage perpétuellement entre l'écrit et l'image. J'aimerais que l'écrit soit l'image du monde dans lequel nous vivons, et un peu plus. *Le Cri* est une métaphore du monde chaotique, ce monde de peur où rien ne tient à rien, et qui va, un jour ou l'autre, finir par s'écrouler. C'est le cri de la solitude et de l'impuissance.

Mais justement l'écriture imagée donc fragmentaire de votre œuvre n'est-elle pas sujette à de multiples interprétations ?

Les interprétations appartiennent aux lecteurs. Au moment où l'on écrit, la seule obsession c'est la cohérence. Dès la première phrase, on avance pour bâtir un monde. Pour que le lecteur puisse adhérer à ce monde, il faut que celui-ci soit cohérent. Il faut qu'il ait de l'empathie pour les personnages, qu'il s'intéresse à leurs devenir. Il n'est pas permis de se dire: «*mais où sommes-nous ?*» au milieu du roman.

Les interprétations appartiennent aux lecteurs. Au moment où l'on écrit, la seule obsession c'est la cohérence.

Dans *La vie mode d'emploi*, Georges Perec enlève la façade d'un immeuble et l'on voit ce qu'il s'y passe. C'est exactement ce qui surgit dans l'acte d'écriture : décrire ce qui est caché derrière la façade. Dans *Le Cri*, l'immeuble devient monde avec tous ses symboles : les médias, les juges, le pouvoir, la modernité, la science etc. C'est une sorte de microcosme. On pourrait presque y voir une allégorie de la pensée humaine.

Auriez-vous un livre, un film ou un album de musique à conseiller aux lecteurs de Zone Critique ?

Il y a deux films que j'aime beaucoup : *La soif du mal* d'Orson Welles, et *The servant* de Joseph Losey. Je lis et relis surtout des classiques, comme Beckett ou Kafka. Tous deux sont des concepteurs. Il y a aussi Nietzsche, et en particulier *Ainsi parlait Zarathoustra* : ici le récit romanesque rencontre la réflexion philosophique. C'est un voyage captivant. On traverse différentes étapes pour finir par ... en revenir au point de départ; c'est périlleux et intense. Il y a aussi *L'étranger* de Camus.

« *Aujourd'hui maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas.* ». Une petite phrase qui en dit beaucoup, presque tout. Ce que j'aime chez Camus, c'est la simplicité de la profondeur.

Tous les matins, ma journée commence en écoutant les suites pour violoncelle de Bach. Je trouve que c'est inépuisable. Cela se répète et se ressemble, pourtant à chaque fois il y a une petite variation. Une métaphore de la relation amoureuse, dans ce va-et-vient, éternel : c'est presque comme un mirage qui vous amène vers de l'eau dans un désert, un absolu en soi, et qu'on n'atteint jamais vraiment, parce que sa connaissance en est repoussée.

- *Le Cri*, Mahmoud Chokrollahi, Editions Le Soupirail, 2014
- *La maladie de la vie*, Mahmoud Chokrollahi, Editions Le Soupirail, 2014
- *L'heure bleue*, nouvelles, Mahmoud Chokrollahi, Editions Le Soupirail, 2014.

Propos recueillis par Pierre Poligone et Sébastien Reynaud

Article dans *Le Français dans le Monde*, par Bernard Magnier, 2015

ET ROMANS PAR SOPHIE PATOIS ET BERNARD MAGNIER

DEUX LIVRES EN ÉCHO

En référence à Marguerite Duras (*La Maladie de la mort*), Mahmoud Chokrollahi propose *La Maladie de la vie*, un monologue (un duo rêvé ?) livrant, entre absence irréelle et présence impossible, une confession sensuelle, des élans amoureux et des variations érotiques, peuplés d'images obsédantes. Il faut se laisser porter, emporter comme sur une musique durassienne.

Le Cri est un « conte de la folie ordinaire ». Une folie générée par un incident qui déclenche et révèle les failles et les faiblesses de chacun. Dans un immeuble (et l'on pense à Perec), un cri, entendu ou fantasmé, va bouleverser la vie des habitants. Tous s'observent et se suspectent, se jaugent et se jugent. L'un des protagonistes s'appelle

Joseph et l'on pense d'autant plus à Kafka que les insectes sont alentour, et sa conjointe. Marie. Deux époux voisins portent le nom de Stein et la Lol V de Duras apparaît en ombre. Ainsi le livre se lit comme un cauchemar éveillé aux frontières de l'absurde et dans la complicité des lectures. Et comme il est dit au cœur de l'ouvrage, « *le mystère du cri demeure entier* ».

Né en Iran et vivant aujourd'hui en France, Mahmoud Chokrollahi, écrivain et homme de cinéma, avec ces deux livres exigeants, tout à la fois inquiétants et envoûtants, nous conduit dans un univers original où se mêlent références et clins d'œil, singularité et poésie. ■

B. M.

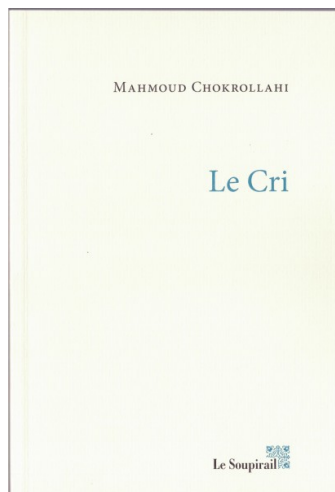
Mahmoud Chokrollahi, *Le Cri* et *La Maladie de la vie*, tous deux aux éditions Le Soupirail.

Blog Page après page / septembre 2015



○ RENTRÉE LITTÉRAIRE
ROMAN 29 SEPTEMBRE 2015

LE CRI, MAHMOUD CHOKROLLAHI



Mon avis

C'est une envie de découvrir d'autres auteurs, d'autres titres qui m'a mené sur le stand des Éditions du Soupirail. J'y ai rencontré l'éditrice qui m'a parlé des différents livres présentés et je me suis laissée tentée par celui-ci.

Tout commence par un cri étrange qui résonne dans l'immeuble. Un cri qui va bouleverser la vie de tous les habitants de l'immeuble, qui va donner lieu à une enquête sur ce phénomène étrange. Car ce cri sorti de nulle part va laisser la personne qui en est à l'origine comme figée.

La peur, les doutes, les questions, les soupçons ... Tout va s'enchaîner. Chacun va soupçonner les autres. Tout le monde aura peur d'être le prochain cri. Pourquoi ? Comment ? Ce cri va être source de questions, d'attentions et d'études scientifiques.

Le narrateur va nous emmener au cœur de cet immeuble et à la lecture on en perdrait presque le fil, presque la tête, comme si nous étions tout simplement un des habitants de cet immeuble.

C'est un roman assez déconcertant et pourtant j'ai beaucoup aimé ma lecture, je voulais aller au bout pour comprendre cette histoire de cri qui va bouleverser le quotidien de tout un immeuble, qui va générer tant d'engouement tant scientifique que policier ou journalistique. Bref, le cri intrigue tout le monde y compris le lecteur qui peut parfois oublier qu'il n'est qu'un élément externe au récit.

La plume francophone mars 2016

Mahmoud Chokrollahi, *Le Cri*

POSTÉ PAR LA PLUME FRANCOPHONE • 21 MARS 2016 • POSTER UN COMMENTAIRE

CLASSÉ DANS IRAN, MAHMOUD CHOKROLLALI, LE CRI, CAMUS

« Il fait aussi noir dehors que dedans »

par Virginie Brinker



Entre conte fantastique et conte philosophique, **Mahmoud Chokrollahi** nous emmène avec *Le Cri* explorer les angoisses qui empoisonnent nos âmes.

Le livre s'ouvre sur une rupture – classique – celle de Joseph, un banal étudiant, et Marie. A ceci près que celle-ci, ancrant le lecteur dans un incipit réaliste, est déjà marquée du sceau de l'étrange. Joseph suit les cours du « célèbre Professeur Bernard », auteur des *Symptômes de la folie ordinaire*, aux accents prophétiques : « Il n'y a pas de retour possible. Une fois

le processus de la folie déclenché, on ne peut plus l'arrêter » ; tandis qu'on peut lire un peu plus loin, « dehors, le vent se déchaîne, la plus s'écrase sur le toit, le ciel est devenu fou. Il écoute la folle, puissante, symphonie de la nature ». Le lecteur sera dès lors pris dans cette tourmente, ballotté en permanence entre la folie dépressive qui gagne Joseph, ce dernier avançant d'hallucinations en hallucinations, et le grossissement épique, voire cosmique, de cette situation, métaphorisée par l'apparition d'un premier, d'un deuxième, puis d'un troisième cri – d'une étrangeté absolue – qui viennent semer la panique dans l'immeuble tranquille qu'il habitait jusque-là ; une hystérie collective qui gagnera progressivement la ville et le pays.

Le Cri accomplit la prouesse de maintenir une grande tension, dramatique et interprétative, jusqu'à la fin de l'ouvrage, de sorte que le doute pèse en permanence sur l'interprétation de ces cris : sont-ils le fruit de l'esprit troublé de Joseph, d'autant

que l'heure du cri – cinq heures vingt-cinq – correspond à celle où il a quitté Marie pour ne plus jamais la revoir ? Se sont-ils, sinon, produits dans la fiction et symbolisent-ils alors la facilité avec lesquelles nous sombrons collectivement dans des quêtes mystifiantes dès lors que nous ne pouvons tout expliquer ? Cette ambiguïté permanente, qui plonge le lecteur dans le doute est bien le principal ressort du fantastique, et elle est rendue possible par des procédés narratifs récurrents. La voix de Joseph et celle du narrateur se confondent ainsi parfois. Le roman adopte une narration à la troisième personne et une focalisation interne sur le protagoniste qui rapproche déjà les deux instances, mais cela va plus loin. Lorsque Joseph, dans la première partie de l'ouvrage, doit faire au juge des rapports sur la vie de l'immeuble, il choisit d'abord d'« observer ses voisins ». Le narrateur va faire de même, adoptant une focalisation externe, ce qui semble faire coïncider les deux voix tout en accentuant le sentiment d'incompréhension du lecteur face à l'ampleur que prend la panique car ce dernier n'est jamais placé en situation d'omniscience, ce que relaie également le dispositif en chapitres courts du roman qui s'achèvent souvent sur une grande tension (p. 79, p. 104...). Ceci permet bien sûr d'éviter d'explicitier l'origine de ces phénomènes, la plupart des chapitres s'enchaînant par ellipses.

Par ailleurs, même si le roman donne tout de même le sentiment de trancher (« Marie est l'œuvre de sa vie ; celle de son imagination malade »), l'effet de réel des premières pages caractérisées par leur style quasi télégraphique et leur ambiance de polar, ne s'estompe pas si facilement. Quant aux passages, marqués par le délire du protagoniste, ils prennent des atours paradoxalement vraisemblables dans le cadre du roman proposé, grâce à leur narration à la troisième personne.

Du coup, le roman apparaît aussi comme une fable, politique et métaphysique si l'on s'intéresse à la panique qui gagne progressivement la population. D'autant que ce mouvement d'expansion des cris n'est pas sans rappeler *La Peste* de **Camus**, tout comme les chroniques de Joseph rappellent celles de Tarrou, l'ensemble conférant au récit des allures d'apologue. Le roman s'attarde en effet sur plusieurs phénomènes sociétaux qui se trouvent questionnés et mis à distance, à commencer par le sensationnalisme et le poujadisme journalistique de « MC » dans le « journal du soir », la psychose sécuritaire des autorités, le désir de pouvoir, les rivalités et l'ambition d'être « l'homme de la situation »... L'immeuble devient notre monde et

questionne nos émotions collectives (la peur, la solidarité, le sens de nos existences...). Cependant ce sont les élans mystiques qui se voient le plus « grossis », allant de la simple croyance en une « malédiction » à la ferveur de la foule vis-à-vis de Joseph, l' « élu », devenu « saint » et martyr à la fin du roman, ce qu'annonçait déjà sans doute le couple biblique qu'il formait avec « Marie ». C'est sur un mode burlesque que se trouvent décrites les processions à son chevet, les visiteurs se faisant prendre en photo à ses côtés et le juge créant un système de billetterie « conforme aux lois en vigueur ». Le dénouement reste cependant, à l'image de l'œuvre, d'une ambiguïté extrême. Qui est Joseph ? Un jeune homme fou (au sens littéral) d'amour ? Un être capable d'écraser le destin et sourire à nouveau à la vie ? Une supra-puissance aussi bien bénéfique –en tant que « crieur de l'amour perdu » que mortifère ? Et qui est Marie ? Une allégorie ? La puissance de l'amour ? La matrice féminine du monde, son origine ?

« Il fait aussi noir dehors que dedans ». Le mystère reste entier, tout comme les interprétations psychologiques, métaphysiques (le dedans) ou sociétales (le dehors) se superposent dans un feuilleté de sens.

Une chose est sûre, **Mahmoud Chokrollahi** aura su jusqu'au bout nous tenir en haleine et faire en sorte que le questionnement se poursuive une fois le livre refermé, donnant à ce *Cri* un retentissement, un écho auquel le lecteur devra bien, à son tour, se confronter.

ET AUSSI

- Rencontre à l'espace Senghor à Verson – Octobre 2015 et article dans Caen Tourisme/ on va sortir

<http://www.caen-tourisme.fr/fr/evenement/rencontres-dauteurs-ronald-c-paul-et-mahmoud-chokrollahi>

- Des rencontres en librairie, médiathèques (2015),
www.mapado.com/lisieux/rencontre-avec-le-chanteur-sebastien-lemoine-a-lauditorium-de-la-mediatheque-andre-malraux

<http://www.librairie-paca.com/l-agenda-des-rencontres/dans-les-librairies/17-octobre-Mahmoud-Chokrollahi>

- au Tarmac à Paris (mars 2016) rencontre francophone (« Venir d'ailleurs, écrire en français »), au Festival d'Angoulême (avril 2016)

http://www.letarmac.fr/la-saison/autour-des-spectacles/p_e-rencontre-venir-d-ailleurs-ecrire-en-francais-evenement-96/

- Participation à plusieurs salons du livre : Etonnants voyageurs à St Malo, Salon du livre de Paris, foire du livre de Bruxelles, salon du livre de Caen, salon du livre de l'Île de Ré, salon du livre indépendant L'Autre livre à Paris, Salon du livre de St Mandé, etc.